Gérald Tolck

Autor(en): **Ryffel, Hugues**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Actes de la Société jurassienne d'émulation**

Band (Jahr): **77 (1974)**

PDF erstellt am: **05.06.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-557312

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

GÉRARD TOLCK

POUR CHRISTINE

Un bavard c'est un type qui parle de tout ce qui peut s'exprimer au moyen de mots et un tableau c'est un type qui parle de ce qui ne peut rentrer en l'homme que par les yeux.

Claude Simon, La Corde raide, 1947.

... il faut mettre Euclide dans une poubelle...

La contestation purement mathématique de la géométrie classique laisse imaginer qu'il existe d'autres géométries et que, si l'univers les comprend toutes, aucune ne le comprend, lui. Le carré, le cercle, la ligne deviennent alors, pour l'artiste, les éléments d'un nouveau langage pictural qui le libèrent de la représentation servile du réel et lui permettent de restituer les moments indicibles de l'esprit, de rendre visible l'aspiration humaine à comprendre l'indéchiffrable rationalité de l'univers.

Printemps 1964. Tolck quitte la Suisse pour la Bretagne. Quatre ans d'école d'art sont terminés. Mourir un peu. Vivre du métier de peintre. Changer d'air. Connaître d'autres gens, d'autres gueules. L'océan. Pont-Aven jusqu'au début de 1966, puis Paris, où il rejoint deux membres du groupe Hanc, Wolfgang et Péclat. Enseigne la gravure à l'Académie Ranson. Première rencontre avec Michel Seuphor, l'ami de Mondrian. Regagne le Jura en fin d'année.

... j'allais géométrisant le long de ta blessure...

Le carré, la ligne, le cercle. Figés tous trois dans le vide géométrique. Inaptes à traduire seuls les rythmes intérieurs et pourtant porteurs actifs, tous trois, d'un absolu équilibre. Alors seulement commence le grand chambardement sensible de la géométrie. La main, à bout de bras, à bout de corps, lentement contourne, allonge, affine, étale l'implacable volonté de l'esprit qui la guide.

Eté 1962. Jura. Avec deux camarades des Beaux-Arts, Tolck fonde le mouvement Hanc, que rejoindront bientôt sept autres amis, peintres, sculpteurs, écrivains, graphistes. Hanc : groupe d'artistes, une révolte, une passion. Une révolte contre la mollesse de l'école et des milieux d'art locaux. Une passion : la poésie, une farouche amitié créatrice. 1963 : première réalisation, un livre de luxe, Milakia, un texte de Pierre-Louis Péclat, des gravures sur bois de Tolck. Dès lors sont fondées les éditions Hanc qui publieront successivement, en 1965 « Midi, un Caméléon » de Péclat, « La Vocation des Mots » de Michel Seuphor en 1966 ; du même auteur paraîtront encore, en 1968, « Paraboliques » et « Le monde est plein d'oiseaux ».

... je te vois comme une algue bleue dans l'autobus...

Si soudain le jaune agresse, c'est qu'il saute aux yeux pour ne rien laisser au hasard. Si l'impétueuse tranquillité des sourdes teintes semble un instant accorder le repos, l'espace tout entier fait surface. Plus rien n'échappe alors. D'un bord à l'autre de la toile, la quadrature de l'œil est prise au piège. Tu arraches le jaune et l'orange apparaît. Tu déchires l'orange, le rouge se déploie. Tu traverses le rouge, le vert balance, dur, au bleu creusé d'espace, au noir immense « aniliné ». Perspective de la couleur, enfilade dynamique, la surface tout entière fait espace.

1967. Saint-Rémy-de-Provence. C'est dans les toiles qu'il peint à cette époque qu'apparaissent les grands principes de sa peinture. « Ras le bol de l'intimisme enseigné, de l'esthétisme pâle et formel ». Découverte de la couleur pure, de la forme dynamique. Lors d'une rencontre, le poète et historien de l'art abstrait, Michel Seuphor, lui parle d'un groupe de jeunes artistes milanais, « Il Parametro », qui travaillent dans le même esprit. Automne, nouveau départ. La grande ville. Milan : de nouveaux amis, peintres, écrivains, intellectuels, truands, ouvriers. Habite chez le peintre Emiliano Bonfanti,

Via Lazzaretto, un quartier interlope. Une existence difficile, mais combien stimulante, au contact d'une population de contrastes, poivrée, clandestine, chaleureuse, amère. Milan, une étape heureuse, des événements importants : la représentation au théâtre-laboratoire de « Il Parametro », d'une pièce de Péclat. « Le Danube bleu », dans un dispositif scénique à prodiges de Tolck. Une rencontre : minuit, place de la gare. Au coin de la rue, suspendue dans la nuit, une enseigne lumineuse monumentale déroule, silencieuse, les neuf lettres P R I N Z B R A U, spectacle banal du décor urbain. A travers les rafales du néon, c'est soudain le choc visuel de son futur entendement pictural de l'espace.

... où bat ta fièvre un peu comme un tambour...

Foutrement droite. Brève ou longue, la ligne ajoute à la ligne. Ajoure l'alinéa liquide. Loculaire. Surfaces contenantes, surfaces contenues. Dans le plan rectangulaire ou carré, l'angle, indéfectiblement, aggrave et accuse la courbe tendue d'un lyrisme impeccable. Ni gesticulation, ni tort ni travers. La couleur appuie lentement la courbe. Courbe brève, courbe ramassée, courbe raide, courbe plus large, plus lente, jusqu'à la plane ondulation de lignes et de surfaces. Rythmes clairs, plusieurs temps s'écartèlent, se distendent. Rythmes pleins, plusieurs plans s'épaulent, s'opposent. Contradictoires ou concordants, les rythmes de la construction picturale procèdent ici d'une lente et secrète élaboration que sous-tend seule une ardeur créatrice essentielle.

1943. Naissance de Gérard Tolck dans le Jura.

... ton vert, je l'ai mis de côté, l'autre hiver, pour t'abstraire ; ton figuré avec ses rides au point du jour, ça me dégueule...

L'absence déterminée de toute référence au réel, à l'anecdote, au symbole ; le refus systématique de peindre des états d'âme ou de transmettre un quelconque message ; le recours à des couleurs dépourvues de toute teinte naturalisante, l'imposante rigueur de la construction, la cohérence active des diverses composantes du tableau rendent impossible toute contemplation passive, empêchent toute appropriation, toute intériorisation préconçue. L'œil évolue dans un

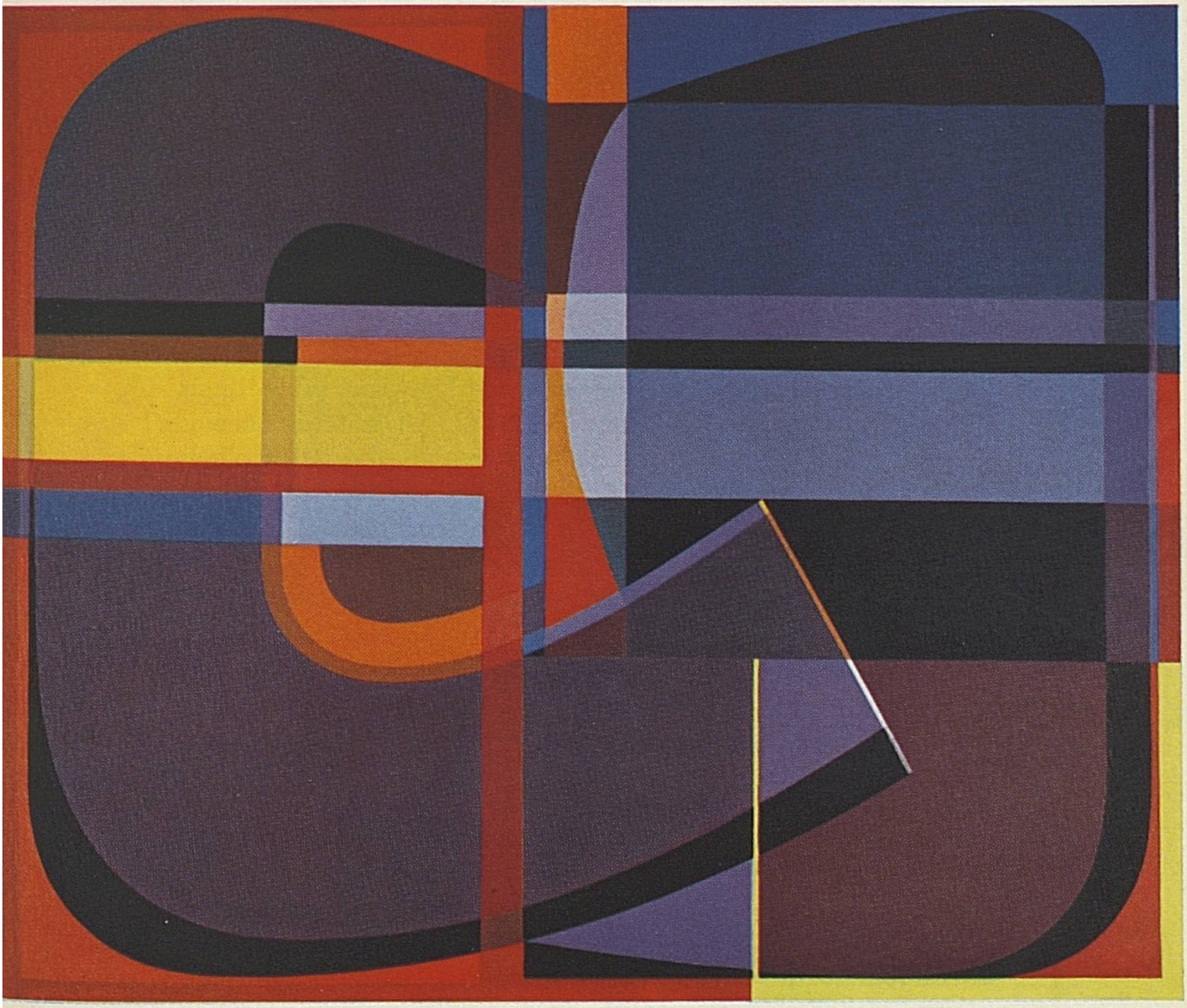
champ libéré, loin du connu et du reconnaissable, dans un espace autonome qui le libère à son tour. « L'œuvre ne doit pas être accidentelle, exceptionnelle, impressionniste, inorganique, protestataire, pittoresque, mais, au contraire, générale, statique, expressive de l'invariant. Ozenfant et Jeanneret. 1918. »
Février 1974. Depuis cinq mois, le Chili étouffe douloureusement sous le fascisme et la répression des militaires. La Suisse accueille officiellement un peu plus de deux cents réfugiés, mais se refuse à en faire plus, ce qui provoque l'indignation de toute une frange de la population de ce pays. Des comités de soutien aux réfugiés se créent. Leur but : extraire du Chili, faire venir en Suisse et héberger le plus de Chiliens possible. Tolck réunit à Porrentruy des peintres et des poètes romands qui, deux jours durant, travaillent ensemble. Les œuvres créées à cette occasion sont vendues aux enchères, puis dix-sept d'entre elles (Houriet, Solier, Voirol, Cesa, Maggioni, Dubois, Olesen, Minkoff, Jeanbourquin, Comment, Braun, Tolck, Coghuf, Gigon, Angi, Bregnard et Voisard) reproduites sur une affiche, mise en vente également pour soutenir l'action « Places gratuites ».

... d'une étoile filante...

Immobile
le point
le temps
passe
une ligne
puis deux
d'autres lignes
le carré
le cercle
l'espace

Plus précisément, le mouvement naît optiquement de l'immobile organisation de l'espace en lignes, en surfaces et en couleurs. Ces trois éléments agissent dynamiquement par l'arrêt définitif de leur direction, de leur sens, de leur orientation, de leurs interférences.

Dans les premières toiles de la série M.L.E., mouvement, ligne, espace, de 1968, les formes sont le plus souvent indiquées par des



Série MLEO (1974).

faisceaux de lignes parallèles, par des trames colorées se superposant parfois, par des vides clairs, par des courbes lovées. Ces éléments, principalement orientés en oblique, leur transparence, l'alternance des plans dans la profondeur, expriment un mouvement immobile, aéré, purement abstrait. Fréquence rouge, bleu électrique, oscillation légère. Peu d'horizontales, peu de verticales.

Mais l'angle droit bientôt impose sa rigueur, son équilibre dynamique. Les trames se resserrent, s'amalgament jusqu'à fondre leur couleur en surfaces unies. Dès lors, la couleur suffit à imprimer, à coucher la forme. La ligne n'est plus enfermée dans les trames. Elle a d'autres fonctions. Bande plus ou moins large, elle cadre exactement les moments importants, ponctue les grands mouvements, « sur-tend » l'ensemble de la construction. Les formes sont devenues surfaces pleines, étendues denses de couleur.

« Que signifie l'apparition d'un nouveau processus ? Cela signifie que l'ancienne unité et les contraires qui la constituent font place à une nouvelle unité, à ses nouveaux contraires ; alors naît un nouveau processus qui succède à l'ancien. L'ancien processus s'achève, le nouveau surgit. Et comme le nouveau processus contient de nouvelles contradictions, il commence l'histoire du développement de ses propres contradictions. Mao-Tsétoung, Essais philosophiques, 1937. »

M.L.E.O., 1970, mouvement, ligne, espace, optique. Optique, terme lié trop souvent à l'illusion, à l'aberration. Ici, au contraire, l'œil n'est jamais sollicité par des stratagèmes, diverti par des ruses. La construction, la rigueur forcenée, une fois de plus sont seules présentes. Point de gratuité. Sur la matière étale, pelliculaire et sans pâte, la perception première de la couleur la plus pure est strictement plane. L'espace s'organise en plans simultanément contrastés qui semblent se superposer par l'action réciproque et continue des couleurs sur les lignes, des surfaces sur les formes. Chaque élément, sur tous les autres, interfère. Chaque composante modifiée, modifie à son tour. De la courbe jaillit le bleu, du bleu fuse la courbe, pénétrant pénétré, l'un et l'autre rivés.

1960-1964. Tolck est élève à l'Ecole des Beaux-Arts de Lausanne, dans la classe de peinture de Jacques Berger. Dans le même temps, il installe à Lajoux, dans la ferme d'Urbain Berberat, un atelier où il se retire très souvent, loin du tohu-bohu lausannois. Epoque de

foucades, de passions éphémères ou durables, de bouillonnements culturels et politiques.

... Elle était belle comme la révolte... nous l'avions dans les yeux, dans les bras, dans nos futals... elle s'appelait l'imagination... Dans le cocktail molotov, il faut mettre du martini mon petit...

A travers les fantastiques chevauchées rouges et noires, s'affirment déjà l'ambition, la volonté de travailler à une œuvre originale ; déjà grandit l'aspiration à l'intelligence du monde.

Quand tu auras passé le mur du mur, quand tu auras outrepassé ta vision, alors tu verras...

Des artistes, des professeurs, des philosophes, des prédicateurs, théoristes et pisse-froid calculent, mesurent, comment l'espace une fois pour toutes doit se tenir à table. Il faut fuir devant l'équerre des régleurs, devant les piqueteurs, les fourriers de l'art et de la pensée.

L'espace est irréductible.

D'autres prophètes, pugilistes, malaxeurs, allumeurs de bois de tout feu, élucubrent, pratiquent un art du vague-à-l'homme, immédiat, accidentel, brouillassant. Eruptions, spasmes, convulsions livrés à l'état brut confinent l'espace dans les impasses provisoires du cri. C'est réduire à l'humeur l'humain.

L'espace est à tout le monde. Il est à tout le temps.

Pour Tolck, il ne s'agit pas de faire ressentir, mais de donner à voir. Il ne s'agit pas de transposer, ni de constater, mais de construire inlassablement le parcours d'une idée en devenir, de l'édifier dans sa totalité, instinctivement, jusqu'à en restituer « le moment général ». Construire, mais sans code, sans doctrine, sans système. En ne se confiant qu'aux lois sensibles de la physique, qu'aux liens sensibles unissant l'inépuisable fond des choses à la banale aventure quotidienne. Le bras, la main de l'homme, bandés à la mesure de l'homme, cambrés vibrant à la mesure entière de l'esprit. D'une toile à l'autre, d'une toile sur l'autre, la démarche s'impose, sûrement, sans bonds

Chili debout !

ni heurts, « sans que l'œuvre ait quelque avance sur l'esprit, sans que l'esprit ait quelque avance sur l'œuvre. Michel Seuphor ».

14 août 1973. Besançon. Les C.R.S. investissent à l'aube l'usine Lip de Palente, occupée et autogérée depuis le 12 juin par le personnel, ce qui provoque dans les milieux sympathisants une vive émotion. Dans le Jura, Tolck forme un comité de soutien dont neuf membres, en quelques jours, réalisent avec les moyens du bord des sérigraphies et des lithographies. Durant près d'un mois, ces œuvres sont vendues par le comité dans toute la région, ce qui permettra de réunir plus de 8000 francs suisses qui sont remis aux ouvriers de Lip.

La chaise de Vincent, de quel bois elle était ?...

Toile traditionnelle, tendue sur châssis de bois. Format carré généralement, ou rectangulaire, aux dimensions telles que la toile puisse être saisie, travaillée, les bras étendus, dans sa hauteur et sa largeur. Fusains pour esquisser. Palette de verre sur fond blanc. Pinceaux-brosses étroits. Peinture acrylique ordinaire. Lumière du jour. Un point c'est tout.

26 décembre 1971. Naissance de Michaël Tolck. Camarade-bébé, camarade-paramètre, souffle du souffle, à la vie à la mort, bombe tendre, petite musique du jour. Parfois l'enfant volubile, vient briser les noyaux noirs, cracher en riant les pépins quotidiens.

... mettez-vous bien dans la courbure, c'est râpé vos trucs et manigances...

Du noir au blanc, il n'y a pas de gris. Il y a des couleurs, des couleurs qui sont affirmées toujours. Jusque dans les nuances les plus poussées, elles culminent, au maximum de leur tension positive ou négative, sans jamais aller jusqu'à la déchirure. Même sommet dans leur rapport les unes aux autres ; dans leur confrontation-limite, elles n'atteignent jamais la rupture. La violence ainsi contenue, assourdie, active et dynamise sans cesse le statique mouvement des formes. Une même concentration de forces agit dans la construction. Une grande forme, disloquée par une série de cadrages, marque la volonté d'insister sur le rapport entre plusieurs instants de la création, plusieurs moments simultanés de cette forme distendue.

1969. Mariage avec Christine. Retour de Tolck dans le Jura, où il vit maintenant aux côtés de son épouse et de son fils.

... le grand drame des solitaires c'est qu'ils s'arrangent toujours pour ne pas être seuls...

Tolck est de ceux qui quotidiennement éprouvent l'indissoluble sentiment d'une solitude universelle. L'inapaisement pèse et commande, soulevant parfois de réelles angoisses devant l'infinitude. Seul l'acte de peindre alors peut relâcher cette oppression.

Il faut tenter de vivre. Le désespoir n'est qu'une vieille pantoufle.

Ça urge, ça fait des siècles que ça démange. Que ça cherche une ouverture. Que ça n'a pas d'embouchure. Que ça fait toc toc. Que ça ne sort pas. Que ça manque d'air. Que ça colle partout. Que ça emmerde. Qu'on n'y voit plus clair. Que tout le monde le sait. Que ça ne sort toujours pas. Que c'est là. Que ça ne sert à rien. Que c'est comme le poing. Que c'est mille fois plus gros que le poing. Que ce sont des milliers de poings. Que ça enfle. Qu'il faudrait faire quelque chose. Quelque chose de gros et qui fasse plaisir à tout le monde. Des siècles et des miettes que ça dure. Qu'on s'en fout. Que parfois peu s'en faut. Qu'on en foutrait plein les bords. Qu'on en foutra. Que c'est pas possible que ça continue, que ça ne se passera pas comme ça.

Pars ce soir dans la nuit délicate maure. Dans la nuit de gidouille, de fracangle et d'acier. Pars, tu dormiras quand tu pourras, tête nue au creux strident de ton futur de bombes et de plumages. Fonce ce soir dans les cirques sabres tirés, dans les cirques implacables de ton futur bandé latent. Dans les cirques cercles tambours, rotors surbrassant, triplequadruple tendres. Pars, tes cheveux dressés sur ta tête, très hauts et légers et flumileux transaigus, tes cheveux oriflalgues flottant-claque sur ta tête. Tes cheveux soulevés plumivagues. Tes cheveux levés millemouille dans le souffle torrentiel de ton bide ventrevent. Nage, nage dans cette nuit, à pleine embrasse, à pleine gorge, à pètemuscle, à cœur craqué, à cœur surcognant et contrecontreboumboumant. Secoue tes prunes, fais grésiller-minium les groseilles si bleues de ta nuque à l'amarre. Ta mémoire future, tes souvenavenirs seront coulés bientôt dans des moules aussi durs

que ce plein midijour, aussi feux que tu l'espères dans le silence vorace de tes paupières. Soubressaut frontal de ton crâne-spéléo. Il faut encore tenter de vivre. L'espoir est habitable.

Ce sont des camarades qu'il faudrait, des amis, des copains, des inconnus et pas toujours les mêmes. Ce sont des camarades d'idées qu'il faut. Pour en foutre un coup dans les grandes lignes. C'est dans la vie qu'il faut s'engager, dans les actes journaliers, au vif du voisinage, dans son milieu, au cœur de sa région, dans la société. Non dans sa peinture.

« L'art tel que nous le voulons, n'est ni prolétaire ni bourgeois, car il possède des forces capables d'influencer toute la culture au lieu de se laisser influencer par des conditions sociales. Manifestes du Proletkunst. »

Cependant, la « bonne société », traditionnellement, par principe, et sans vouloir l'admettre, craint dans tous les domaines la libre expression des idées neuves. Pour mieux se préserver de ce qu'elle croit être un péril pour ses institutions, son ordre et sa culture, elle s'approprie les produits novateurs de l'imagination, les annihile, les neutralise en les réduisant à de simples fétiches, fétiches du luxe, tabous contre la pauvreté, talismans de sa « bonne conscience ». Quant aux politiques, toujours plus, ils font de l'art la décharge publique de l'imagination, pour que l'imagination jamais ne s'empare du domaine public. Cette stérilisation s'exerce aussi sur la *personnalité* de certains artistes — Tolck est de ceux-ci — que la société tolère à souhait, mais qu'elle travestit le plus souvent en bouffons.

« Nous passâmes au large du Louvre : la mer y berçait une furieuse tempête et nous vîmes de loin, cloués aux murs du palais, des peintres morts qu'on laisse pourrir et que la foule vient *sentir* ».

Il faut tenter de vivre. La clé est sous le paillasson.

La fête parfois, quand ça y est presque. Loin de la foule déchaînée, sur les sentiers battus des nuits de lecture, au volant de la voiture, dans la lumière tranquille de l'atelier, dans le ventre saint gris d'un bistrot, debout sur la corde raide devant la toile, dans le poing fermé du petit matin, il y a le souvenir de tous ces types et de ces filles rencontrés, de tous ces gens recherchés et trouvés. Il y a cette chaleur,

cet amour, ces rires, ces couteaux échangés. Lip, des fois très fort. Il y a ces regards croisés à toute chaudière et ces pensées, ces images qui te dansent, te rebondissent, te clitafouillent dans le flipper, ces lumières qui teintent et ces sonnettes qui s'allument au bord de l'œil. Le temps qui s'accélère aussi, la seconde qui s'emballe, le temps qui pique du nez et ça gonfle dans la mémoire. La fête bat son plein de sang là, juste sous la peau. A fleur de haine, l'amour est spasme et les semaines passent, au creux de la vague. Tout péter, envoyer en l'air, l'eau, le feu, le monde entier peut bien crever, toute cette énergie pour quoi faire, et toute cette littérature. Du noir au blanc, il n'y a pas de gris, il n'y a que la couleur, toutes les couleurs. Ne plus entendre parler de ces terrains vagues, de ces nids de rouille. Sauve qui peut. Ça ne fait pas un pli. Ton enfant fait des pieds et des mains et finira bien par trouver les mots qu'il faut pour dire que tu te marginaliseras encore plus s'il le faut, puisque tu ne peux plus vivre autrement.

... et nous resterons quelques abstraits, comme les oiseaux... de nuit... de préférence.

Les têtes de chapitres en italique sont de Léo Ferré.

Jean Firmann Hugues Ryffel

NOTA BENE

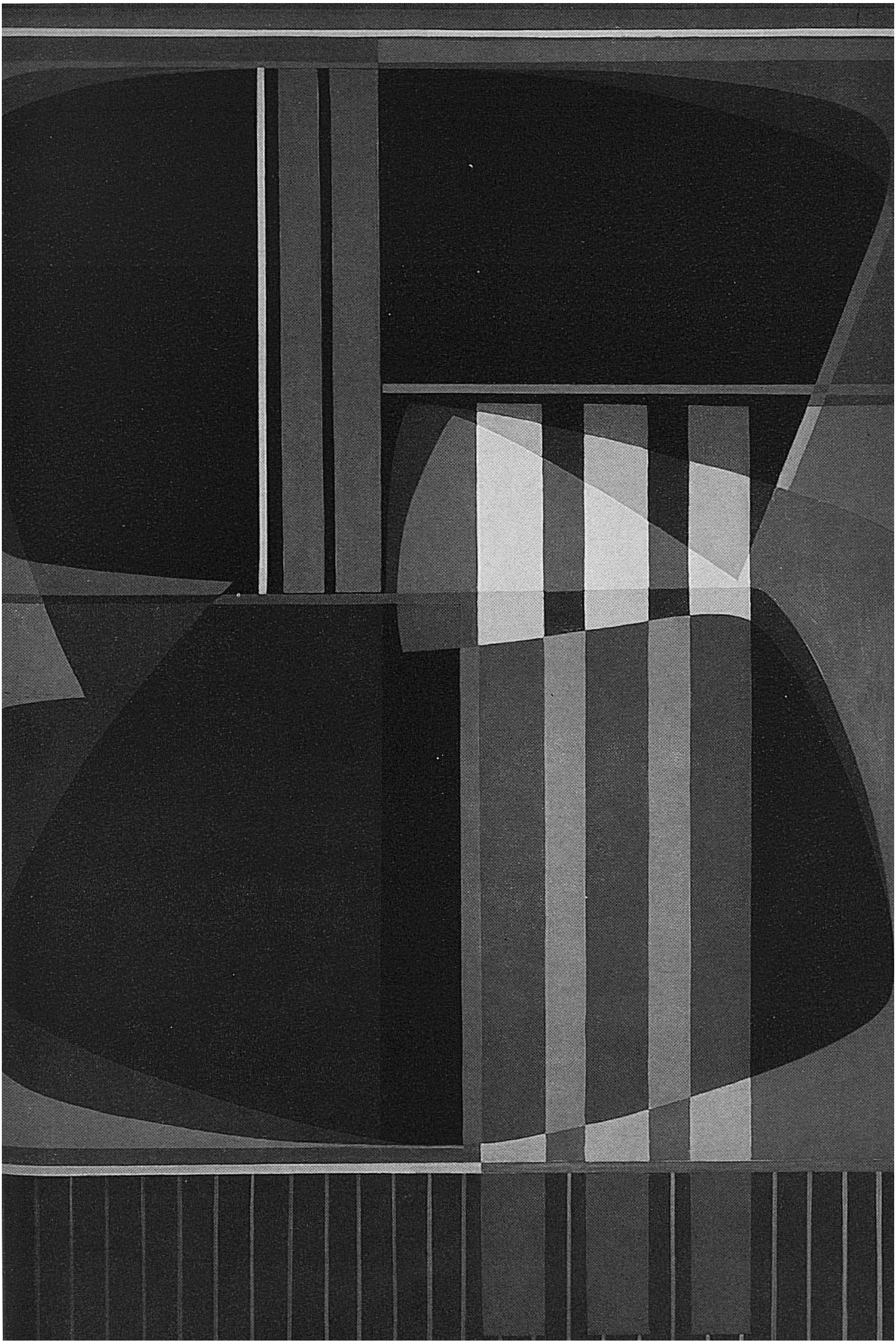
Distendre : augmenter les dimensions de quelque chose par la tension.

Rythme : distribution d'une durée en une suite d'intervalles réguliers, rendue sensible par le retour d'un repère et douée d'une fonction et d'un caractère esthétiques.

Quadrature : évaluation d'une surface à l'aide d'une intégrale.

Talisman : objet sur lequel sont inscrits des signes consacrés et auxquels on attribue des vertus magiques de protection, de pouvoir.

Surface : figure géométrique à deux dimensions de l'espace qui peut être considérée, soit comme engendrée par le déplacement d'une courbe, soit comme l'ensemble des points de l'espace satisfaisant à une loi déterminée.



Série MLEO (1969).

Moment : Circonstance, temps caractérisé par son contenu. Moment magnétique : moment du couple nécessaire pour maintenir un aimant perpendiculaire à un champ uniforme d'intensité.

Sensible : capable de sentiment, d'une vie affective intense ; apte à ressentir profondément les impressions et à y intéresser sa personne tout entière.

Statique : relatif à l'équilibre des forces, aux états d'équilibre.

Ligne : figure décrite par un point dont la position est fonction continue du temps. Trait réel ou imaginaire qui sépare deux choses : intersection de deux surfaces.

Autonome : qui se détermine selon des règles librement choisies.

Oppression : action qui consiste à empêcher de s'exprimer, de se manifester.

Direction : ligne suivant laquelle un corps se meut, une force s'exerce.

Paramètre : quantité fixée, maintenue constante dont dépend une fonction de variables indépendantes.

EXPOSITIONS

1964 Café-Galerie M. Guillerm, Pont-Aven.

1965 Galerie « La Peau de l'Ours », à Port-Louis.

1967 Galleria « Il Parametro », avec Bonfanti-Moroni, Cappello, Cusumano, di Salvatore, Jaquier, Nangeroni, Poncet de la Grave, Wolfgang, appartenant aux groupes Hanc et Parametro, à Milan.

1968 Galleria « Il Parametro », gravures aux côtés de Bonfanti, Capogrossi, Cappello, Crippa R., Cusumano, Delaunay S., Deyrolle, Fautrier, Fontana, Lam, Magnelli, Moroni, Nangeroni, Richter, Scanavino, Schneider, Severini, etc., à Milan.
Galerie Forum à Porrentruy.
Dispositif scénique de « Le Danube bleu » de P.-L. Péclat en reprise au Théâtre Laboratoire « Il Parametro » à Milan, la première représentation ayant été donnée au théâtre-club de la Muserie.

Bilbiothèque de Cusano.
Centre ouvrier de la périphérie de Milan.

1970 Le Prédame avec Bregnard, Myrha et Zaugg.
Panorama de la peinture romande à Champs-Pittet près d'Yverdon, avec une centaine d'artistes romands.

ACQUISITIONS PRINCIPALES

1965	3 œuvres à la collection Apfelbaum, Massachussetts, USA			
1966	Ville de Bienne			
1968	Musée des Beaux-Arts de Moutier			
1969	Commission cantonale des Beaux-Arts Berne			
1970	»	»	»	»
1971	»	»	»	»
1972	»	»	»	»

LETTRES